

**Le Nouveau Paris** (janvier). — 1<sup>er</sup> numéro d'un bulletin de la Société du Nouveau Paris qui vient de se créer dans le but de veiller à l'embellissement de la ville et de soutenir tous les projets susceptibles d'en augmenter la beauté ou d'en améliorer les conditions d'existence.

**L'Assiette au Beurre** (17 et 31 janvier). — *Les Cabots et les Cabotines* par Camara, avec un texte mordant de Laurent Tailhade.

(24 janvier). — Délicieux album de croquis de Chéret.

(7 février). — Ch. Huard venge avec quelques dessins typiques et quelques légendes cruelles, les pauvres bougres de pêcheurs exploités et abrutis par les armateurs.

**Le Rire** (passim). — Dessins de Léandre, Mirande, Mario Pezilla, Roubille, Capiello, Sancha et Cardona.

**Le Sourire** (passim). — Dessins de Huard, Iribe, Cadet et Fernel.

**Le Péle-Mêle** (passim). — Dessins de Benjamin Rabier et Emery.

**Durendal** (février). — Etude documentée de M. Jules Destrée sur quelques peintres de Siéne.

**Le Studio** (janvier). — Abondant article de M. Walter Shaw Sparrow sur l'*Œuvre gravée* d'Alphonse Legros (24 illustrations).

**Deutsche Kunst und Dekoration** (janvier). — Nombreuses reproductions accompagnant un article sur l'exposition d'ameublement moderne organisée à Berlin par A. Vertheim.

**Innen-Dekoration** (février). — Reproductions d'intéressantes créations de Julius Lasius.

**Kunst und Kunstler** (n° 3). — Compte-rendu de l'*Exposition de blanc et noir de la Sécession de Berlin* par M. Emil Heilbut. — *L'Art dans la Rue*, par Felix Poppenberg. — Reproductions d'œuvres de Toulouse — Lautrec, Steinlein, Anders Lorn, Manet, Puvis de Chavannes, Louis Corinth, Theodor Heine, Paul Baum, etc.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## CHRONIQUE DE BRUXELLES

Les fêtes en l'honneur de Camille Lemonnier se sont terminées le huit mars par un grand banquet de deux cents couverts servi à l'*Hôtel Métropole* et auquel assistait tout ce que notre pays compte de personnalités dans le domaine des arts, de la littérature, de la sociologie et de la presse. Par une très

heureuse innovation, la gracieuse présence de beaucoup de dames obviait à ce que les assemblées masculines offrent toujours d'un peu rude et d'un peu maussade. Le coup d'œil de la salle fleurie et magnifiquement éclairée était vraiment féerique. A l'heure des toasts, M. Des Ombiaux, organisateur de la manifestation, MM. Eekhoud, Destrée, le peintre Claus, le sculpteur Van der Stappen, M<sup>lle</sup> Judith Cladel, la fille de feu le romancier quercynois, M. Hoste, le publiciste et dramatisse flamand, M. Colson, poète wallon, M. Bazalgette, au nom des organisateurs de la manifestation Lemonnier à Paris, ont porté des toast en vers ou en prose, très chaleureux et très bien tournés, à l'illustre romancier, l'honneur des lettres Belges et un des premiers qui auront lavé — ah, bien malgré l'Etat, et le gouvernement — la matérielle Belgique d'une réputation de Béotie littéraire qu'elle ne mérita que trop longtemps. Dans le petit discours que je prononçai à cette occasion, je rappelai qu'en des temps où la soi-disant littérature française en Belgique se distinguait par une platitude et une indigence vraiment lamentables, où, à de rares exceptions près (De Coster, Victor Arnould, Victor Jolly, Edmond Picard, Charles Tardieu, Léon Dommartin, etc.) tous les prosateurs, même les mieux doués, se laissaient aller dans leurs écrits à un véritable débraillé excluant tout souci de forme, de style et d'art, Camille Lemonnier fut le premier à réagir avec éclat et d'une manière continue, en créant coup sur coup les *Charniers*, *Un coin de village*, les *Contes flamands et Wallons*, *Thérèse Monique*, *le Mâle*, *le Mort*, *la Belgique*, toutes œuvres écrites en une langue musicale, rythmique et colorée, à la fois nerveuse et sanguine, éminemment française et digne de celle des plus grands maîtres de la prose française au XIX<sup>e</sup> siècle : les Flaubert, les Taine, les Cladel, les Barbey d'Aurevilly et les Villiers de l'Isle-Adam. Je constatai aussi que vers les 1880 et longtemps après, ce fut Lemonnier qui, avec Edmond Picard, concentra et retint à Bruxelles tout ce qu'il y avait de jeunes forces littéraires dans notre pays. « Il fut le soleil cordial et passionné qui activa et fit s'épanouir la généreuse floraison de la jeune Belgique. Jeunes poètes, conteurs, critiques, il les avait réunis autour de lui, il leur lisait les épreuves de ses livres médullaires, de ses proses léonines, il se faisait envoyer leurs essais, et les encourageait par sa robuste puissance créatrice, par le prestige de son talent autant que par la noblesse et la probité de sa vie. »

Dans quatre conférences faites au Théâtre du Parc et servant de prologues aux représentations du *Mort*, Edmond Picard avait fait une étude complète de l'œuvre et de la personnalité de Lemonnier.

A l'issue du banquet à l'*Hôtel Métropole*, les membres du comité organisateur ont remis à Lemonnier les 55 volumes de son œuvre reliés superbement et illustrés de pages manuscrites, de dessins, d'aquarelles. Ces livres étaient disposés sur une table autour du médaillon en bronze de Lemonnier dû au sculpteur De Vreese, portrait fort artistique et fort ressemblant offert également au maître par ses amis et admirateurs.

Au cours du banquet, de nombreuses gerbes de fleurs ont été envoyées à Camille Lemonnier. MM. Maeterlinck, Verhaeren, Mockel, Van Lerberghe, Octave Uzanne, Arnold Goffin, Xavier Mellery ont félicité le héros de la fête en de chaleureux télégrammes.

Dans un superbe morceau oratoire, Camille Lemonnier avait exprimé sa reconnaissance pour toutes ces marques d'admiration et de solidarité. Il a montré le chemin parcouru et s'est déclaré justement fier du but atteint, des résultats acquis, de la gloire commune, à laquelle, a-t-il dit, il a travaillé avec son cœur, ses sens, son amour de la vie et de la vérité.

Le fameux prix Nobel donne lieu ici à des compétitions et à des remue-ménages encore plus grotesques et plus édifiants que dans les autres pays. S'il existe en ce moment en Europe une majorité parlementaire plus inapte encore que toutes celles du reste de l'univers à se prononcer sur la valeur littéraire d'une œuvre, c'est bien celle qui sévit en Belgique sous la direction de cuistres fielleux et de pharisiens de la trempe d'un Wœste. Et dire que ce sont ces Béotiens et ces profanes qui seront appelés à désigner le candidat à l'obtention du gros prix. Aussi la compétition prend-elle l'aspect d'un conflit électoral. La politique s'en mêle; et aussi l'antagonisme des races. Il y a un candidat catholique, un candidat flamand, bientôt nous verrons surgir un candidat wallonisant.

Si les artistes sérieux avaient voix au chapitre il y a lieu de croire que leur choix se serait porté unanimement sur le grand écrivain qu'ils viennent de fêter avec tant de ferveur et d'éclat!

Car n'oublions pas qu'en Belgique il n'y a pour le moment qu'une œuvre littéraire de l'importance et de la portée de

la sienne. Il y a peut-être des écrivains d'autant de talent, mais, à mérites égaux, il me semble que ce prix devrait aller à un homme ayant derrière lui une longue et laborieuse carrière, à un artiste ayant écrit un superbe ouvrage comme cette *Belgique* (à laquelle une édition populaire va bientôt valoir un regain de succès), et non à un poète ou romancier jeune, et dont les créations, quelque belles qu'elles soient, ne présentent pas ces proportions grandioses, ce caractère d'universalité, ce *total*. On a mis en avant le nom de M. Maeterlinck, c'est très bien; de M. Emile Verhaeren, rien de mieux. Mais à ce compte pourquoi pas M. Albert Giraud? Et M. Iwan Gilkin? Et Eugène Demolder? Et Fernand Severin? Et tant d'autres encore? Du moment que l'on ne tient plus compte de l'ancienneté, — bien entendu quand il s'agit d'une œuvre à la fois grandiose et belle, volumineuse et probe, — il est impossible de faire un choix absolument équitable. Par hasard il s'est trouvé que dans ce pays un artiste a écrit un grand nombre de volumes et que tous ces volumes même les moindres possèdent une incontestable valeur. Nul n'était mieux désigné, on en conviendra, pour décrocher la timbale. En tout autre pays que le nôtre, la chose ne faisait pas un pli. Mais, ici, des politiciens cléricaux préféreront décerner le prix Nobel à un débutant, à un jeune homme, à condition que celui-ci se recommande plutôt de ses convictions orthodoxes que du talent très agréable dont il aurait pu fournir les premières preuves. A moins, ce qui est encore probable, — car avec ces gens-là il ne faut s'étonner de rien — que le talent même soit une tare aux yeux des Woeste et consorts et qu'ils ne fassent adjuger les deux cent mille francs à quelque agent électoral de leur bord ou à quelque gazetier à tout faire.

Dans tous les cas je le répète les compétitions autour du prix « Nobel » n'ont rien de littéraire, et je ne vous en parle qu'à titre de renseignement sur le pseudo-mouvement artistique.



Le salon de la *Libre Esthétique*, qui s'est ouvert le 26 février, est intéressant comme toujours, et s'impose même par des œuvres de tout premier ordre. On y admire entre autres un superbe Thaulow : *la Porte de Marbre*, le plus beau tableau, la perle du salon; des portraits de Théo Van Rysselberghe radieux comme des poèmes de lumière, comme des idylles de couleurs fraîches et printanières, tous d'une tenue aussi probe qu'élégante, pour ne citer que les *Trois jilletes*, le portrait du

petit *Claude Bonnier*, et, harmonieux entre tous, celui de *M<sup>me</sup> Claire Demolder*; un curieux tableau, mais mieux encore des eaux-fortes de Baertsoen; les envois de deux Allemands : MM. Baum et Stremel; de séduisants Besnard d'un faire magique, d'une adresse toute parisienne; de bons Blanche; le très original et ingénu *portrait de Rosalie* (terre cuite) du sculpteur Charpentier; les lumineuses évocations de l'île Majorque de Degouves de Nuncques, surtout *les Amandiers*, avec ces délicieux fonds de montagnes caressées et estompées par un éther aux colorations vraiment angéliques; les envois de M. Aloïs De Laet, *Dimanche* entre autres; ceux de M. Georges Morren, d'une vision spéciale et riante, des tableaux d'une palette et d'une touche aussi variées que les sujets traités, de Maurice Denis, l'envoi qui fait scandale et devant lequel j'ai vu des gens devenir épileptiques, un envoi qui montre cependant un réel talent sous beaucoup d'estentation et de bravade, par exemple dans *la Sainte Famille*; des souvenirs d'Italie de Maxime Dethomas; des médailles de De Vreese, les très beaux dessins de Dirk Nyland, les sculptures de Paul Du Bois, d'intéressants Georges Lebrun; des Georges Lemmen qui comptent parmi les choses solides et sérieuses du salon, pour la plupart des intérieurs familiaux et des portraits; de très beaux Henry Ottman; d'adorables bijoux de Charles Rivaud, etc., etc.

Le théâtre de la Monnaie vient de nous donner *Jean-Michel*, comédie lyrique en quatre actes, poème de MM. George Garnir et Henry-Charles Vallier, musique de M. Albert Dupuis.

Le musicien est un jeune homme de 26 ans, originaire de Verviers, la ville à la fois très industrielle et très musicale, pépinière de drapiers et de violonistes, de tisserands et d'orphéons. M. Dupuy est élève de votre Scola Cantorum où il travailla sous la direction d'Alexandre Guilmant, de Charles Bordes et de Vincent d'Indy. Devenu professeur, à son tour, dans cette excellente institution, il eut plusieurs fois l'occasion de se faire apprécier avec avantage, comme compositeur, dans les milieux musicaux de Paris, avant le brillant début qu'il vient de faire au théâtre. *Jean Michel* n'est pas une timide partition de débutant, mais bien une œuvre accomplie et sèvrée; révélant des dons de véritable compositeur dramatique. Tout en subissant encore l'influence de Wagner et de Vincent d'Indy, l'invention, chez M. Dupuis, est déjà notable; il a du souffle, de la mélodie, il a le don de l'enchaînement et de la modulation, il a surtout ce don de la poésie musicale, c'est-

à-dire que son chant s'adapte parfaitement à la parole, autrement dit au dialogue. M. Dupuis a mis à profit toutes les ressources de l'orchestre moderne. Il en joue déjà comme un maître consommé ; à l'exemple de beaucoup d'artistes du pays liégeois, il excelle dans l'instrumentation.

Le poème sur lequel il a mis sa musique est une simple histoire populaire.

Voici comment la raconte le *Guide musical* : Jean Michel, le petit-fils de maître Hubert, armurier liégeois, et une ouvrière dentellière, Madeleine, amie d'enfance, qui a grandi auprès de lui, font serment de s'aimer jusqu'à la mort. François, soldat récemment licencié, qui proposa naguère le mariage à la jeune fille et fut repoussé, apprend avec dépit qu'elle a promis sa main à un rival. Poussé par la jalousie, il calomnie Madeleine auprès de son fiancé ! La jeune fille, mise en présence de l'accusateur, se trouble ; Jean la croit coupable et la repousse. Torturé par le remords, François, apprenant que Madeleine se meurt, fait l'aveu de sa faute. Jean veut venger sa fiancée, mais Hubert l'en empêche en lui rappelant que son devoir est d'aller porter à Madeleine des paroles de pitié. Et le quatrième acte se déroule dans la chambrette de la pauvre fille, qui, en proie au délire, ne tarde pas à mourir dans les bras de son fiancé.

MM. Garnir et Vallier ont tiré un excellent parti de cette donnée et leurs quatre actes ont de la variété, du pittoresque et du mouvement. L'atelier de maître Hubert dans lequel se passe le premier acte forme un tableau très vivant et très savoureux avec ses ouvriers exécutant leur travail aux accents de chansons alertes et gaillardes. De même le cadre donné au deuxième acte — la Place Saint-Paul, une nuit de Noël, — fait valoir et rehausse quantité de charmants et poétiques épisodes. La scène de la Fête des Rois au 3<sup>e</sup> acte et l'épisode du « menu » sont traités par le musicien avec une verve luronne qui ne côtoie jamais la trivialité et qui demeure du meilleur comique. M. Dupuis a d'ailleurs « dosé » son œuvre avec la science et le tact d'un véritable homme de théâtre et des tableaux humoristiques comme des croquis de mœurs liégeoises alternent avec des scènes d'un accent plus profond et d'un style plus passionné. Les uns et les autres méritent tous les éloges. Le quatrième acte est d'un sentiment dramatique très juste et très poignant. L'interprétation de *Jean-Michel* est excellente. Les principaux rôles sont tenus par MM. Imbart de la Tour et Dangès, et M<sup>me</sup> Claire Friché ; c'est-à-dire par

des chanteurs et comédiens qui ont fait leurs preuves. Les décors de M. Dubosq sont des merveilles dans leur genre. Je citerai surtout la restitution de la place Saint-Paul.

L'orchestre, conduit par M. Sylvain Dupuis, s'est montré au-dessus de tout éloge. Bref, une nouvelle victoire pour notre art national. Après *la Fiancée de la mer*, Jean Michel. Jean Blockx le Flamand, puis Dupuis le Wallon : c'est dans l'ordre. Les deux races n'auront rien à s'envier. Toutes deux viennent d'avoir les honneurs d'un grand succès sur la première scène de la Belgique.

GEORGES EEKHOUD.

### LETTRES ANGLAISES

Œuvres complètes de Thomas Hardy, 19 volumes in 8°, reliés toile, 3 s. 6 d., Macmillan — William Hazlitt *Characters of Shakespeare's Plays and Lectures on the English Poets Library of English Classicists*, xxvii-422 p., gr. in-8°, 3 s. 6 d., Macmillan. — Walter Jerrold : *George Meredith*, cr. 8°, 195 p., 3 s. 6 d., Greening. — Robert Harborough Sherard : *Oscar Wilde, with portraits and fac-simile letters*, gr. in-8°, 278 p., 10 s. 6 d. *privately printed*, The Hermes Press, London. — Camille Mauclair : *The French Impressionists, 1800-1900* (The Popular Library of Art), 50 illustrations, in-16 xix 211 p., 2 s. 6 d., Duckworth. — Herman K. Viélé : *The Inn of the Silver Moon*, cr. 8°, 274 p., 2 s. 6 d. Murray. — L. Cranmer Byng : *The Never Ending Wrong*, in-12, 133 p., 5 s., Grant Richards. — Collection Tachnitz : Rhoda Broughton : *Lavinia*, 1 vol. ; F. Marion Crawford : *Cecilia*. — REVUES : *Review of Reviews*. — *Cornhill Magazine*. — *Fortnightly Review*. — *Monthly Review*. — *Academy*. — *Saturday Review*.

Mr. Thomas Hardy est unanimement reconnu par les critiques et le public intelligent comme l'un des plus grands représentants de la littérature anglaise actuelle. Chacun de ses nouveaux romans est accueilli avec un empressement toujours plus marqué et si l'on ne connaît pas les tirages innombrables de Marie Corelli ou de Hall Caine, il est en tout cas assuré que son œuvre durera quand les noms mêmes de ces auteurs populaires seront totalement oubliés. On le place non loin, parfois à côté, de Georges Meredith, mais quelle que soit la préférence, on peut prévoir, sans impertinence, que si la postérité sépare ces deux admirables écrivains, c'est parce que Meredith ira toujours plus avant dans la gloire et nullement parce que Mr. Thomas Hardy reculera. L'auteur de *Tess* conservera les positions acquises.

Tandis que Meredith s'impose lentement à l'attention du monde, Mr. Thomas Hardy va plus vite. Déjà, en France, un certain nombre de ses ouvrages ont été traduits : *Tess d'Ur-*